

Le bâton du sous-officier - un symbole de statut !

L'article suivant de Chakoten a été soigneusement édité en ce qui concerne l'orthographe et la formulation, bien qu'aucune modification n'ait été apportée aux sections citées.

Kaare Myltoft

EOA Hedegaard

(Chakoten 24e année n°4)

A notre époque de naissance libre, où l'existence militaire d'un soldat ordinaire est et devrait être à tous égards caractérisée par l'estime et l'attention de l'État et des commandants, il peut être intéressant de revenir sur l'époque où, pour les équipes des « sous-classes » de l'armée étaient essentiellement inférieures à la période pédante, brutale et inefficace de « l'ère de la botte ».

A cette époque - jusqu'à la fin de l'autocratie - il existait dans l'armée une marque de distinction qui de nos jours serait contestée comme telle, à savoir une canne tant pour les officiers que pour les sous-officiers, et pourtant c'était à la fois temps un accessoire indispensable à l'uniforme, un signe de dignité et aussi un instrument de frappe réglementé !

Le fait qu'un commandant porte, en plus de son arme personnelle, une forme de canne en signe de sa dignité et de son droit de commander est un phénomène ancien.

Depuis l'époque romaine, la relation peut certainement être observée. La canne du centurion romain était connue et redoutée de ses sujets, qui devaient souvent la sentir sur la nuque. Elle peut être suivie internationalement sous différentes formes dans le temps jusqu'à la période dans l'armée danoise dont il sera question ici.

Le fait qu'il était permis de battre l'arrière avec un bâton n'est pas la chose la plus intéressante à cet égard. Beaucoup a été écrit à ce sujet, et c'est dans l'esprit de l'époque que vous avez gardé tout le monde sous vous en vous basant sur le principe selon lequel vous "devriez craindre votre supérieur immédiat et mépriser votre inférieur immédiat". Frederik le Grand de Prusse lui-même a déclaré qu' "il est impossible d'élever des enfants et des soldats sans pirater".

Ce qui est remarquable, c'est que la canne a en fait été remise par le commandant de compagnie lorsqu'il a été nommé caporal !

On ne sait pas grand-chose de concret sur cette canne, bien qu'elle soit parfois mentionnée dans la littérature des mémoires. Dans sa version originale - c'est-à-dire vers le milieu du 18e siècle - c'était une canne à sucre, plus tard, à ce qu'on en voit, une canne à noisetier.

Certains témoignages pourraient indiquer que la tendance dominante de tous les soldats à travers les âges pour une décoration non réglementée s'appliquait également à la canne, car elle était souvent équipée d'un bouton en argent comme une véritable canne, ce qui était apparemment toléré.

Dans l'armée danoise à l'époque de Frederik VI, la canne était portée boutonnée dans une lanière de cuir ou "dragonne" sur la poitrine entre le 2ème et le 3ème bouton, lorsqu'elle n'était pas utilisée comme moyen de punition, bâton de pointage, etc.

Nous avons le témoignage d'un officier danois qui a commencé sa carrière comme caporal vers 1780. Il écrit entre autres à propos de la canne : "...je n'étais pas peu fier de mes nouveaux avantages, à savoir la canne de caporal et l'épaulette d'argent (les sous-officiers portaient une épaulette sur une épaule), et je me parais avec grand soin pour me faire plaisir. Après tout, j'avais été pendant cinquante ans sous la canne que je portais maintenant moi-même.

C'est pourquoi il était si bon de se voir honoré par les soldats, respecté par les citoyens et appelé « monsieur » par les officiers. Il y a quelques jours, officiers, sous-officiers et soldats avaient dit "il" ou "vous".

moi; maintenant ils ont dit "Ils". - J'ai eu de grandes pensées sur ma valeur en tant que caporal. Il est étrange de voir quelle importance cela a pour une personne quand vous avez déjà vécu sous une pression constante et des menaces incessantes de coups, si vous entrez maintenant dans un autre cercle où vous êtes traité correctement et pouvez vous sentir comme un être humain. Les sous-officiers ne reçoivent pas de coups, mais lorsqu'ils ont fait quelque chose de mal, ils sont "mouillés", c'est-à-dire qu'ils reçoivent des coups de lame de sabre plat, mais lorsqu'ils ont commis un crime, ils sont d'abord rétrogradés puis punis comme soldats selon les articles de guerre. On considère qu'il est plus honorable et plus chevaleresque d'être fouetté que fouetté, bien que cela fasse plus mal et soit plus dangereux pour la santé, mais ce préjugé est maintenant enraciné dans toutes les armées européennes."

Le récit est en plein accord avec les ordonnances de subordination de 1767 et 1792, qui fixent clairement des limites aux flagellations dans l'armée, mais les autorisent dans un certain sens et dans une certaine mesure : "... Tout supérieur, qui ... non par le inférieur ... si une obéissance et un respect immédiats sont démontrés, Nous donnons par la présente le pouvoir de veiller à ce que l'ordre de service et la discipline puissent toujours être observés, sur place, cependant, avec la permission du commandant suprême, qui est présent, de corriger son inférieur, un soldat avec un coup de canne, un sous-officier avec le plat de la lame, et un officier, depuis le cornet ou l'enseigne jusqu'au lieutenant-colonel avec blâme ou avec arrestation. ressembler à une vraie punition."

Un sous-officier qui aurait offensé l'équipage pourrait, en guise de punition, être sommé de « déposer la canne » pendant un certain temps, quoi. ce qui a probablement été conforme à la question de savoir si le commandant a reçu aujourd'hui l'instruction de porter le sous-vêtement en dehors du pantalon de l'uniforme. Il est à noter que les officiers de la même période portaient également une canne. Il s'agissait cependant d'une canne assez longue à pommeau d'argent ou d'or, qui servait exclusivement de canne.

La canne a joué un rôle important lors de la punition connue sous le nom de "punition de la racine hérissée".

Ici aussi, il y a un témoignage de première main d'un participant à la maison d'exercice de Gothersgade vers l'an 1800 :

Après que la cour martiale eut condamné le coupable à la racine pivotante, le profoss (sergent judiciaire) se rendit avec quelques soldats dans l'une des forêts domaniales pour "couper les racines pivotantes", c'est-à-dire les jeunes pousses fortes mais flexibles du noisetier. Sur le lieu de l'exécution, l'adjudant du régiment divisa le commandement et le remit au premier-major, qui tira alors son sabre, et le délinquant menotté fut conduit devant la parade.

L'auditeur a lu son crime (qui pouvait souvent être assez petit) et l'ordonnance rendue par la cour martiale.

Alors qu'il était déshabillé jusqu'aux hanches et que sa casquette de campagne était rabattue sur son cou pour le protéger de tout coup qui pourrait s'égarer, un plus gros morceau de gingembre a été placé dans sa bouche comme tonique.

Au commandement du major, les coursives sont ouvertes à 6 marches, 1 coursive fait le tour, et à l'intérieur de l'avenue ainsi créée, le coupable est conduit par 4 sous-officiers. 2 d'entre eux marchaient devant avec des fusils croisés derrière pour l'empêcher d'avancer à plus de 90 pas par minute (la marche de parade). Les 2 autres marchaient un peu en retrait, afin, arrivés au bout des rangs, de former la tête lors de la marche de retour.

Les allers-retours étaient une fois.

Puis a été commandé "Fusil dans le bras gauche! Distribuez les racines!" puis "L'exécution commence!" à quel ordre les tuyaux et tambourins postés sur l'aile droite ont commencé la «marche d'exécution», et les sous-officiers avec le délinquant mis en mouvement, le coupable souvent poussé en avant avec les tuyaux de fusil par les 2 sous-officiers marchant derrière. Chacun portait un coup pendant le défilé, et pour qu'ils ne « mettent pas les doigts entre », les hommes derrière les rangs étaient surveillés par l'adjudant de régiment et de bataillon, qui, accompagné de sous-officiers à l'indispensable noisetier bâton, n'a pas ménagé ses encouragements vigoureux.

Arrivé au centre des rangs, la musique de l'aile droite a été remplacée par une musique similaire de l'aile gauche, et la marche s'est poursuivie en aller-retour pendant 15 ou 20 minutes, tandis que le sergent en chef avait de quoi faire avec la distribution de nouvelles "racines" aux hommes.

Après l'exécution de la peine, les menottes ont été retirées et la victime a dû, selon les règlements remercier le major pour la "punition miséricordieuse". Déjà lors de la première avance, des traînées rouge foncé sont apparues sur les épaules, et aux 2e et 3e tours, du sang coulait partout dans le dos. Plus tard, il n'est pas rare que des morceaux de peau et des lambeaux de chair tombent par terre. Après qu'un manteau eut été jeté sur le corps ensanglanté, le condamné fut transporté à l'hôpital, où il devait généralement subir une opération douloureuse pour enlever les racines. Après sa libération, la personne en question a finalement été emmenée au centre de détention pour endurer les 10 à 20 jours d'eau et de pain, auxquels la peine capitale était généralement associée. Cette peine n'a été abolie qu'en 1835 et remplacée par un plus grand nombre de bastonnades sur condamnation. Cependant, cette peine ne pouvait pas être appliquée aux sous-officiers qui avaient reçu le sabre d'honneur ou le ruban d'honneur pour la diligence et la compétence dans les écoles de forage.

Le fouet a finalement été aboli dans l'armée vers 1850, mais il a fallu plusieurs années dans le département lent avant que l'interdiction ne soit imposée. Après tout, les porte-parole et les comités sur le climat n'existaient pas à cette époque.

Ainsi, on sait que dans les premières années de Frederik VII, l'interdiction a été contournée par le fait que les sous-officiers les plus réactionnaires, qui n'étaient plus autorisés à porter de canne, ont caché une bonne canne de noisetier dans le canon de l'arme à feu, à partir de laquelle il pourrait être rapidement récupéré lorsque la nature a vaincu la discipline.

Cher est l'événement où, lors d'un défilé, le vertigineux Frederik VII, dans une discussion avec un vieux vétéran des guerres anglo-saxonnes, a affirmé que l'armée danoise était maintenant si avancée qu'on ne battait plus les hommes.



L'auteur de l'article portait
l'uniforme de sergent de commandement
dans l'infanterie M/1842 du
1er Life Regiment of Foot.

La tenue est une robe rouge
à double boutonnage avec des boutons et une
doublure blancs, un col bleu clair, des épaulettes
et des poignets en laine. Bordure blanche.

Les insignes sont 3 espars de laine blanche, au-
dessus d'un bouton (conformément à l'Army Act of

1867 insigne de grade pour le nouveau grade "sergent-major"). Pantalon bleu clair et chaussures ou bottes noires. Chakot en cuir noir avec jugulaire, "soleil" blanc avec un "1", cocarde rouge/blanc et pompon blanc.

L'insigne d'honneur de 20 ans pour les sous-officiers est porté sur la poitrine.

L'armement est "sabre pour sous-officiers et hautbois d'infanterie M/ 1831" à pompon de laine jaune/rouge à bandes de laque blanche.

Le bâton du sous-officier est suspendu à une lanière de cuir autour du poignet droit.

Photo : Soren Kristensen.

Le vieil homme savait mieux et a parié un sou au roi que cela se produisait toujours.

Le roi accepta le pari, mais demanda en même temps comment il devait être réglé, car - comme le vieil homme pouvait le voir - il n'y avait pas de bâton avec les sous-officiers.

Le vétéran a demandé la permission de commander le défilé pendant une minute, ce qu'il a obtenu, et à son commandement "Fusils à ... pied! Tournez ... les canons! ... vers le bas!" fit sortir les noisetiers des canons de plusieurs sous-officiers, et le pari fut gagné, tandis que les veines se gonflaient de fureur sur le front du capricieux roi.

Comme petit appendice, il convient de mentionner le petit bâton ou bâton de cuir abandonné, sans but et non réglementé, qui est devenu à la mode chez un certain nombre d'officiers après la libération en 1945, communément appelé le "vessie" ou "bâton complexe".

Il n'était pas connu dans notre armée avant 1945, mais grâce à la coopération intensive avec des officiers britanniques dans la période d'après-guerre, il est devenu connu, et quelqu'un s'est manifestement senti attiré par lui. Aujourd'hui, cependant, il est rare d'en voir.

Cette canne n'a jamais été réglementée, mais comme une sorte de loi tacite, elle n'était généralement portée que du capitaine (major) vers le haut, mais pouvait (et peut) en soi être portée par les caporaux et les sergents commandants de groupe avec un droit égal.

Alors peut-être que la ligne historique avait été mise à jour avec un certain droit !

Sources

"Des règlements pour notre infanterie recrutée et nationale, troisième partie", Copenhague 1747,

Helms, J.: "La vie de soldat dans la guerre et la paix il y a un âge humain", Kbh. 1889.

Kannik, P. : "Allverdens Uniformer", Politikens forlag, Kbh. 1961.

Krøier, J. et J. Hinge : "Le sous-officier danois", Kbh. 1916.

Rist, PF : "De l'âge de démarrage", Kbh. 1884.

Ræder, JT von: "L'organisation de l'armée danoise, etc.", Kbh. 1831.

"Les vêtements du soldat il y a environ 100 ans", rapporté par un officier dans : "Dannebrog. Magazine hebdomadaire pour : Hær og Flaade", vol. 1881-82, Kbh. 1882.

Wagner, L. : "La vie d'un soldat au siècle précédent". Kolding 1880.